

Simples notes géographiques

SUR LES

Beni-Znassen, recueillies en 1908

Les notes succinctes que je donne ici ont été prises au cours d'une petite exploration d'un mois que je fis au printemps de 1908 dans les Beni-Znassen ; près de quatre ans s'étant écoulés déjà depuis cette époque, ces notes auront surtout un intérêt rétrospectif ; mais le territoire des Beni-Znassen était si peu connu avant 1908 et tout change si vite dans ces pays du Nord de l'Afrique, dès que l'influence européenne vient à s'y faire sentir, qu'il n'est pas mauvais, sans doute, de fixer, ne fût-ce que par quelques traits, un passé que, bientôt, déjà même peut-être, beaucoup peuvent avoir tendance à oublier (1).

(1) Avant l'occupation française, bien peu d'Européens avaient pénétré dans les Beni-Znassen ; la colonne de Wimpfen avait parcouru le pays en 1852 ; les documents sur le Nort-Est marocain, de Lacroix et de la Martinière, avaient publié certains détails ; quelques commerçants de Nemours ou de Nedroma pouvaient, de loin en loin, se rendre chez les Beni-Snassen pour leurs affaires, quand ils y avaient des connaissances particulières parmi les indigènes ; on savait d'ailleurs pourquoi ils venaient : mais le pays était absolument fermé aux explorateurs, gens dont les Arabes se méfient par dessus tout, quel que soit leur religion ou leur nationalité. Ceux qui essayèrent d'enfreindre cette prohibition d'accès furent fort mal reçus ; M. G. B. M. Flamand, après plusieurs tentatives, fut avisé par les Beni-Znassen qui fréquentaient le marché de Nemours, de n'avoir plus à recommencer sous peine d'être, cette fois, reçu à coups de fusils. Un autre jour, dans Angad, se trouvant cependant en mission officielle sous la protection du pacha d'Oudjda et gardé par des soldats marocains, il fut abandonné au fonds d'un puits, dont il tenait à se procurer la coupe, par deux de ses guides : la nuit venue il finit, après des efforts inouis, par réussir à gagner la surface : épuisé, il s'évanouit et qnelques heures plus tard il regagna son camp avec peine. Les guides qui lui avaient joué ce mauvais tour furent, il est vrai, punis par le pacha, mais cela n'enlevait rien au danger terrible qu'avait couru l'explorateur.

Le pays. — *Le relief.* — Le pays, occupé par les populations indigènes musulmanes connues sous le nom général de *Beni-Znassen* (1), est un petit massif montagneux compris entre la *Moulouya* à l'Ouest et l'*Oued-Kiss* à l'Est. La direction générale de ce massif est grossièrement S-O-N-E ; c'est aussi cette direction qui domine dans les détails. Aux deux extrémités S-O et N-E la montagne s'abaisse d'une façon très sensible ; on a, d'un côté, la vallée de la Moulouya, de l'autre, le col très déprimé de *Garbous* (entre 450 et 500 m. ?) qui sépare les Beni-Znassen des reliefs de l'Ouest oranais ; il y a, de ce côté, une zone d'ennoyage très nette des plis orographiques ; mais, un peu au Nord des Beni-Znassen, les volcans éteints qui jalonnent le cours de l'oued Kis indiquent suffisamment que, de ces côtés, des fractures viennent compliquer l'architecture du pays. Au milieu de son étendue, au contraire, le chaînon voit s'exagérer son altitude, et c'est de ce côté que se trouvent les points culminants (Ras-Foural, 1.420).

Le massif se compose de crêtes calcaires orientées toutes, parallèlement les unes aux autres, du S.-O. au N.-E. avec des abrupts imposants du côté du Sud et des pentes relativement douces du côté du Nord ; cela tient à la structure géologique : une série de plis déversés vers le Sud-Est et plus ou moins imbriqués. C'est le Lias, représenté par de grandes masses calcaires, qui forme la plupart des crêtes, avec un pendage conforme, dans l'ensemble, à celui des pentes tournées vers le Nord. Au flanc des falaises qu'il dessine au Midi, on voit apparaître, jusqu'au pied des hauteurs et parfois jusque dans les vallées, des schistes siluriens très reployés, très contournés, discordant fortement avec le Lias qu'ils supportent directement. Ces mêmes schistes constituent aussi quelques sommets bien reconnaissables à leur forme pyramidale; tel, par exemple, le Rejel-Bou-Zaabel, un peu à l'Ouest de Ras-Foural. Fréquemment, des roches éruptives, porphyres ou trachytes, les traversent ; quelquefois ces roches s'étalent entre le Lias et le Silurien en larges filons-couches ; mais plus souvent encore elles dessinent des buttes d'aspect rude et chaotique, mises à nu par l'érosion au milieu des vallées et des cirques. Enfin, dans le centre de la montagne, des pointements granitiques, traversés par des filons de granulite, constituent les sommets les plus élevés (Ras-Foural, 1.420).

On les distingue de loin parce qu'ils affectent des contours

(1) Znassen, corruption par abréviation du pluriel berbère Iznassen.

arrondis plus doux à l'œil que ceux des accidents orographiques dus aux formations précédentes.

En bordure de la montagne, du côté du Nord, règne une zone de collines dans lesquelles apparaissent les couches plus tendres et souvent marneuses ou argileuses du Lias supérieur, très fossilifère, et du Jurassique tout entier, depuis le Bajocien jusqu'aux termes supérieurs : enfin, viennent des sédiments tertiaires, des poudingues et des carapaces calcaires, desquels je reparlerai plus loin.

Au Nord des Beni-Znassen s'étend la plaine de Trifa (1) ; c'est une vaste nappe de limons et de graviers quaternaires sous lesquels, probablement, doivent se retrouver des sables et des argiles pliocènes ou miocènes : la présence des argiles se manifeste par l'existence, en surface, de nombreuses petites nappes marécageuses. Entre le rivage et la plaine, enfin, courent les collines de *Korn-Echchemt*, peu élevées, quoique assez accentuées, mais aux formes adoucies. Des poudingues, des argiles, des grès calcaires miocènes les constituent presque entièrement.

Beni-Znassen, Trifa et Korn-Echchems reproduisent assez bien la disposition des trois zones, grossièrement parallèles, si nettement marquées auprès d'Alger, collines côtières, ou Sahel, plaine intermédiaire, Mitidja, montagne, Atlas Mitidjien.

Mais, plus au Sud, l'analogie ne se poursuit plus, car, tandis qu'au Midi de l'Atlas Mitidjien s'adossent encore des plateaux accidentés et d'autres rides orographiques, au Sud des Beni-Znassen, au contraire, s'étend une nouvelle plaine, celle d'Angad. C'est une plaine élevée (4 à 500 m.), il est vrai, et qui pourrait presque mériter le nom de plateau ; sa vaste étendue monotone se couvre de grandes steppes d'armoise blanche, de touffes de jujubiers qui, parfois, se groupent en brousse ou en fourrés, et, dans les faibles dépressions limoneuses qui parsèment la surface, de beaux groupes de pistachiers térébinthes ; c'est tout à fait l'aspect des plateaux stériles et tristes du Sud-Oranais et de certaines parties du plateau steppien d'Algérie ou même du Sahara (au Sud de Laghouat).

Au Nord-Ouest d'Angad près du chaînon des Beni-Znassen, entre celui-ci et Oudjda, s'étale le *Megrez* (1.006), relief, lui aussi, composé de Lias et parallèle dans sa direction aux Beni-Znassen. Ses lignes nues et sèches, ses flancs décharnés, plissotés et ravi-

(1) Trifa, en arabe, veut dire bordière, plaine bordière ; (de طرف bord. bordure d'un bois, d'un pays, etc.) ; le nom est très bien choisi.

nés où se joue la lumière, tranchent vivement sur la monotonie de la plaine qui lui sert de socle.

A l'Est de l'Oued-Kiss et du col du Garbous le pays est encore très accidenté ; ce sont les montagnes des Mcirda, des Achache et des Maâziz, qui s'étendent jusqu'à Marniya, et la bordure de collines des Souhaliya, jusqu'à Nemours.

A l'Ouest de la Moulouya s'étale une autre plaine, celle de Taoungat et des Ouled-Settouh qui paraît prolonger plus ou moins celle des Trifa, mais avec un caractère différent ; ce n'est plus l'immense nappe d'alluvions couverte de brousse, à peine ridée sur ses bords, mais une vaste étendue mamelonnée encadrée entre des hauteurs. Entre elle et la mer, se dresse la haute chaine des *Kebdana*, comme une muraille au sommet à peine dentelé ; à première vue on serait disposé à voir dans cette chaîne la suite des Beni-Znassen qu'un décrochement, dont l'axe correspondrait à la basse Moulouya, aurait rejeté vers le Nord de plusieurs kilomètres.

Cependant, ce n'est, là, qu'une vue tout à fait de prime saut ; un examen des faits pourrait la dissiper ; en effet, bien que Beni-Znassen, Kebdana, et même la chaîne des Metalsa, plus occidentale, fassent encore partie des plis qui raccordent le Moyen Atlas marocain avec l'Atlas Tellien d'Algérie (1), il y aurait des différences de structure appréciables entre Kebdana et Beni-Znassen ; il est donc certain que la question a besoin d'être précisée et mûrie davantage.

Les eaux. — Les torrents les plus importants du versant Nord du massif des Beni-Znassen se dirigent perpendiculairement aux crêtes, c'est-à-dire en zigzaguant autour de directions plus ou moins voisines du S-E et N-O. Leurs hautes vallées sont souvent encaissées entre des pentes très rapides de schistes ou de granites ; elles affectent alors habituellement, en section transversale, la forme d'un V : plus bas, après avoir reçu des affluents, les vallées s'élargissent, mais elles demeurent presque toujours bordées de hauts talus de schistes couronnés par les falaises calcaires du Lias : elles débouchent dans la plaine par des cluses plus ou moins étroites. Très fréquemment des cirques s'intercalent sur le cours des torrents ; quelques-uns, comme celui de Taguerboust, sont fort étendus ; ils sont dus à l'érosion, surtout à celle des affluents latéraux, parallèles aux crêtes, qui, travaillant au fond des plis faibles, ont déblayé les matériaux du Primaire, relativement tendre, et les roches éruptives, souvent faciles à désagréger,

(1) Voy. L. Gentil, *Maroc physique*. F. Alcan, Paris, 1912, p. 137-138.

provoquant ainsi l'éboulement des masses rigides du Lias sapées par-dessous. Il arrive que plusieurs de ces cirques sont contigus; ils représentent l'amorce de vallées longitudinales qui finiront un jour par s'établir, mais aujourd'hui, séparés les uns des autres, si voisins soient-ils, ils ne communiquent qu'avec la plaine des Trifa, et seulement, bien souvent, par des gorges *resserrées*. Entre eux s'étalent les larges croupes calcaires dénudées ou couvertes seulement d'une maigre broussaille, tandis qu'en leur fond, comme dans celui des vallées torrentielles étroites, verdoient des arbres, des buissons, des jardins et des vergers.

Tous ces torrents du versant Nord ont plus ou moins accumulé des cônes de déjections limoneuses très étalés, très aplatis à leur arrivée dans les Trifa ; ce sont là, en général, de bonnes terres de culture, d'autant que, lors des crues, la nappe d'eau ruisselante échappée des montagnes les recouvre en partie et les imbibe dans leur épaisseur ; tel est, par exemple, le *Bled-Slimaniya* au débouché de l'oued Aberkane.

Sur le versant Sud un certain nombre de torrents de première importance se dirigent dans le même sens que les directrices de l'orographie. C'est le cas de l'oued Sefrou dont le cours capricieux va du S-O au N-E, mais avec des décrochements incessants, brusques et souvent très accentués ; ces décrochements se font à angle droit, généralement; il est donc permis d'y voir l'influence des petites dislocations transversales, des cassures perpendiculaires aux crêtes qui, par places, semblent avoir haché le versant Sud. Souvent d'un coude de la rivière à l'autre il n'y a pas plus de 100 mètres. Le lit, resserré, étranglé, encombré de rochers qui laissent à peine un étroit passage, s'accentue davantage, de loin en loin ; il se poursuit entre de monotones croupes arides couvertes d'alfa ; il s'élargit à l'amont de l'Aïn-Kebira et du village du Tleta ; très raviné lui-même, il entame alors des poudingues alluvionnaires rouges plus ou moins couverts d'une carapace calcaire, celle-ci, très découpée par l'érosion ; quelques palmiers abandonnés, quelques maigres oliviers, des jardins ruinés, des villages déserts sont épars, çà et là. Un peu au-dessus de l'Aïn-Kebira, source très abondante, l'eau apparaît dans l'oued ; sous forme d'un mince filet à la source même elle jaillit des fentes de la base d'un rocher dolomitique ; elle se répand dans des vergers à la faveur de canaux d'arrosages, puis forme à l'aval un petit ruisseau qui divague dans un lit bien trop large pour lui ; à 4 ou 5 kilomètres plus bas, il n'y a plus d'eau et c'est seulement en

temps d'orage que des flots bourbeux arrivent jusqu'à la plaine d'Angad.

Les torrents du versant nord de la montagne sont très différents de ceux du versant méridional au point de vue du débit ; ils recueillent, en effet, les eaux de quantité de petites sources et de petits ruisselets limpides qui ne tarissent jamais ; ils dévalent avec un courant assez fort, mais sans cesser d'être partout aisément guéables, murmurant parmi les rochers et les buissons de lentisques et de lauriers-roses, jusqu'à la plaine des Trifa ; certains pénètrent dans celle-ci et forment de vraies petites rivières, peu profondes et largement étalées, comme l'oued Aberkane qui reçoit plusieurs petits affluents dans son genre au sortir des montagnes et peut, grâce à cette circonstance, se donner, pendant quelques kilomètres, des airs de cours d'eau véritable. L'*oued Taguerboust,* qui s'y jette, est, au printemps, dans la traversée du cirque auquel il donne son nom et dont j'ai parlé ci-avant, comparable, au point de vue du débit, à l'Allier en Auvergne, en été, dans son cours supérieur.

Malgré l'abondance relative de points d'eau sur le versant nord, il y a, même de ce côté, certaines croupes, certains plateaux dépourvus de sources ou trop éloignés des ruisseaux ; les indigènes établissent alors des citernes ; je citerai, comme exemple, la citerne maçonnée, mais avec bouche à ciel-ouvert, pareille à celle d'un puits, au sommet du Bou-Zaabel ; l'eau en est très bonne. A côté de la bouche est placée une écuelle en bois à l'usage des passants qui veulent boire. Il y a, paraît-il, beaucoup de citernes analogues dans le Rif et dans les Beni-Znassen. En construire une est un acte méritoire au point de vue religieux.

Deux ou trois belles sources très abondantes se rencontrent à la lisière de la montagne et des Trifa : *Aïn Reggada,* source intermittente, comme son nom l'indique ; *Aïn Oulellout,* dont le trop plein se déverse dans l'oued Aberkane, beaucoup plus importante ; elle jaillit à la tête d'un ravin encaissé, entre de petites falaisettes taillées dans la carapace tufo-calcaire si développée de ces côtés ; l'eau sourd avec un léger bouillonnement du fond sableux d'un bassin circulaire qu'elle remplit de sa nappe d'un vert glauque, mais cependant transparente et très pure.

L'*Aïn Kebira* de l'oued Sefrou, l'*Aïn Oulellout* sont des sources hypothermales, à débit considérable et très constant : la première, toute voisine d'un îlot triasique assez important, est manifestement sous la dépendance d'une fracture ; on peut se demander s'il n'en serait pas de même de la seconde.

Il n'y a pour ainsi dire pas de puits dans la plaine des Trifa ; on peut en citer seulement deux ou trois près de la limite du *cirque de Tagma ;* mais leur eau, qui se trouve presque à fleur de sol, est fortement saumâtre ; par contre, un peu à l'aval, il y a un autre puits de bonne qualité. Les habitants de la plaine sont donc obligés de s'alimenter soit à la Moulouya, soit aux ruisseaux descendus des Beni-Znassen, ou bien encore aux mares (r'dirs) qui se forment en certaines époques là où se perdent les ravins. C'est-à-dire que, pour se procurer le liquide dont ils ont besoin, ils sont fréquemment obligés de faire d'assez longs parcours. Malgré la luxuriante verdure de leur pays, ils ne sont donc pas mieux partagés que les tribus de l'aride et desséchée plaine d'Angad. Pourquoi, dans ces conditions, n'ont-ils pas établi de citernes ? Probablement à cause du manque d'étanchéité du sous-sol et peut-être aussi des sels qui, fréquemment, l'imprègnent et communiquent aux eaux un goût détestable. Et cependant, suivant un conducteur des Ponts et Chaussées, M. Mellet, l'eau se trouverait partout à peu de profondeur, 1 m. 50 ou 2 mètres ; il y a même un petit lac nullement saumâtre et qui ne disparaît jamais, près de *Cherraâ.* Mais il s'agit là d'une partie centrale de la plaine

La rareté des eaux courantes sur le versant Sud du chaînon a obligé les indigènes à creuser quelques puits ; encore ceux-ci sont-ils fort rares presque partout ; on en cite deux ou trois chez les *Beni-Khaled,* à l'est de l'oued Sefrou ; dans le lit de ce dernier j'ai vu un puits assez pauvre, très haut vers l'amont ; il m'a paru foré dans les poudingues et les alluvions caillouteuses rougeâtres qui remplissent le lit du torrent. Plus souvent les habitants établissent des mares artificielles sur certains ravins au moyen de levées de terre semi-circulaires intérieurement renforcées par une murette en pierre sèche qui fait parement ; on voit de ces ouvrages de très grandes dimensions ; quelques-uns ont jusqu'à 30 ou 40 mètres de diamètre. Malgré cela l'eau est si mal distribuée sur le versant sud, si rare par place, qu'on rencontre souvent, en voyageant, des groupes de femmes qui s'en vont jusqu'à 10 ou 15 kilomètres de leur douar pour laver de la laine ou des vêtements là où quelque source répand la vie et l'abondance.

Dans la plaine d'Angad, entre Bou-Sral, des Beni-Khaled, chez les Beni-Znassen, et Marnia, il y a quelques puits, assez nombreux, mais profonds et souvent donnant une eau douceâtre, un peu magnésienne, jusqu'à certaine distance de la montagne ; la profondeur en est d'autant plus grande qu'ils s'éloignent davantage de cette dernière ; elle atteint, à la fin, 40 à 50 mètres. Plus

loin on n'en trouve plus jusqu'à ce qu'on atteigne les nappes d'alluvions quaternaires limoneuses, au voisinage des cours d'eau qui marquent l'axe de la plaine. Mais la profondeur de ces puits demeure très grande, quoique un peu moindre sur le bord des nappes d'alluvions, et la qualité de l'eau la plupart du temps bien médiocre.

Climat. — Il aurait fallu rester fort longtemps chez les Beni-Znassen, ce qui ne me fut pas donné, pour juger sainement du climat : celui-ci m'a donné l'impression d'être très semblable à celui des régions comprises entre Nemours et Nédroma ; les chaleurs doivent être assez fortes, par moments, mais le froid rare et peu rigoureux, l'air toujours légèrement humide sur le versant Nord, à cause de la proximité de la mer, beaucoup plus sec sur le versant Sud ; toute la montagne, mais surtout le flanc septentrional, doit être bien arrosée et susceptible de recevoir, en certaines saisons particulièrement pluvieuses, printemps ou automne, des ondées torrentielles. Le pays semble très sain, si l'on en juge par le grand nombre de beaux vieillards que l'on y rencontre ; on cite cependant des épidémies comme celles qui, une première fois vers 1888, une seconde vers 1905, ravagèrent les villages de Sefrou situés en amont de l'Aïn Kebira et firent périr, en une seule année, jusqu'à 1.200 personnes. Mais j'ignore quelle fut la nature exacte de cette épidémie, que les Marocains désignent seulement sous le nom vague d'*Ouba ;* comme il ne s'agit vraisemblablement pas de peste ni de choléra, — car le fait eût été remarqué et commenté en Algérie, — je pense qu'il faut y voir une infection du genre du typhus ou de la typhoïde (?)

Végétation. — Sur le flanc nord des montagnes la brousse est épaisse, presque partout ; elle couvre à peu près complètement les pentes schisteuses où elle forme d'inextricables fourrés, et souvent même les pentes calcaires où, néanmoins, elle est d'ordinaire moins dense ; maintes fois elle s'élève jusqu'aux sommets. Les chênes kermès rabougris, les thuyas, les arbousiers, les lentisques s'y mêlent aux myrtes, romarins, chèvrefeuilles, cistes, genêts épineux, bruyères, églantiers et lavandes de diverses espèces. On y trouve encore bien d'autres plantes, parmi lesquelles les cistes odorants, et le plus beau de tous, le ciste ladanifère, dont les grandes corolles blanches, souvent tachées de rouge à la base, étoilent au printemps le sombre feuillage ; des buissons d'asperges sauvages hérissés d'épines ; l'*Erophaca bœtica* aux belles grappes de fleurs de couleur crême.

En de rares points, comme dans un fond de vallée voisin du cirque de Tagma, on rencontre encore quelques restes de boisements: ils sont constitués par de grands thuyas qui ont dû autrefois former un magnifique groupement ; mais ces beaux arbres sont dans un état pitoyable ; les uns sont écorcés, les autres sont à demi brûlés par le pied ; bien peu sont indemnes. Le but des indigènes, en les abîmant ainsi, est de les faire sécher sur pied de façon que le vent les abatte un jour ; de la sorte ils n'ont pas à se servir de la hache pour les jeter à terre. De loin en loin, sur les sommets, quelques bouquets de bois et des arbres épars au milieu de la broussaille ou même sur les pentes nues prouvent qu'autrefois la forêt a du couvrir de vastes espaces dans les montagnes des Beni-Znassen, au moins sur le versant nord ; elle y prospérerait encore, très certainement, sans les stupides ravages des naturels, car le climat lui est on ne peut plus favorable.

Les ruisseaux permanents qui courent au fond des gorges profondes du versant nord sont bordés de caroubiers, de peupliers, de frênes, de saules, de buissons de ronces, de lycium, d'aubépines, de malvacées semi-arborescentes, les unes à fleurs pâles, les autres, dites Chejrat Meriem, à grandes fleurs roses, de scrofulaires élevées, de sureaux, de jasmins sauvages, de phyllireas, d'oliviers nains, d'inulas, de cytises. Aux branches grimpent des lianes nombreuses, bryone, lierre, tamus, smilax, aristoloche, clématite, ronces, etc.

A la limite de la plaine du nord (plaine de Trifa) les oliviers sauvages et les palmiers nains abondent ; les seconds deviennent arborescents autour des cimetières où on les respecte ; de loin en loin, apparaissent encore des buissons d'aubépines. Sur le cours des rivières issues du massif, les peupliers acquièrent un développement magnifique.

La plaine de Trifa est, en grande partie aussi, couverte de broussailles où dominent les sumacs, les withanias, les jujubiers et les ephedras ; c'est une immense nappe de verdure. Au printemps le versant nord des montagnes et la plaine de Trifa, émaillés de fleurs, offrent un aspect magnifique.

Les rives de la Moulouya sont couvertes de bosquets de peupliers et de tamarix, qui, bien souvent, pénètrent jusque sur les bancs de sable et de graviers du milieu du lit, où ils forment de verdoyants îlots.

Par contre le versant méridional des montagnes est nu et desséché ; on y trouve seulement quelques genévriers oxycèdres rabougris, de rares touffes d'hélianthèmes ou d'ombellifères (*De-*

verra Scoparia notamment). Çà et là des touffes de palmiers nains, puis, au printemps, de gigantesques férules.

Quant à la plaine d'Angad, c'est une triste nappe d'armoise blanche, coupée çà et là d'une touffe de jujubiers, ou de groupes de pistachiers, qui prospèrent dans les dépressions limoneuses.

Partout certaines plantes se groupent en petites colonies ; le saint-bois, le lycium, sur le flanc nord des montagnes ; le laurier rose, le gomphocarpus près des cours d'eau. Des pieds de Ranonculus gramineux couvrent les pentes sèches du versant nord (Aril Ouaden, par exemple) ; les asphodèles pullulent partout ; les thapsias et les fenouils dans les plaines, l'Erophaca betica dans les vallées fraîches, des Malope ornementales aux bords des champs.

L'alfa se rencontre partout sur le versant sud du massif et sur les crêtes élevées ; sur le versant nord la plante se présente en peuplements moins denses ; elle se mêle au diss (*Ampelodismos tenax*) qui la remplace en grande partie. L'armoise blanche se retrouve sur les pentes médiocrement élevées, au midi de la montagne ; elle est plus rare sur les terrasses caillouteuses qui bordent au sud la plaine de Trifa, entre le pied de la montagne ; mais elle a dû y être bien plus abondante avant les défrichements ; elle s'y mêle à des fagonias.

Dans la montagne le catananche cœrulea émaille les rochers de ses fleurs bleues, et, dans les champs, le long des haies, brillent, innombrables, les bourraches et les coquelicots.

Quelques beaux caroubiers, des térébinthes et des oliviers sont aussi disséminés dans la broussaille sur le versant nord.

Sur ce même versant, les cryptogames semblent abondants, mais leur étude est à faire ; on rencontre un peu partout de petites fougères, beaucoup de lichens, et l'Adianthum capillus veneris pullule autour des sources et dans tous les endroits frais et humides.

Quelques plantes étrangères se sont naturalisées ; dans tous les cimetières fleurissent la julienne de Mahon, l'iris de Florence ou l'iris germanique. Des solanées épineuses, originaires d'Amérique, se sont multipliées dans la Trifa. Les cactus défendent les abords des villages ; ils ont envahi les falaises des montagnes, où leurs fruits sont la proie des seuls corbeaux, qui peut-être les ont semés. Ils réussissent à se maintenir avec quelques amandiers, à l'exclusion de presque toute autre plante, dans les terrains stériles des Beni Idrar, et leur rôle est bien plus important sur le flanc sud que sur le flanc nord du massif. L'agave, fréquemment planté en

haies, tend aussi à se naturaliser ; le Ricin y a réussi le long de l'oued Ouberkane, dans la Trifa.

D'anciens jardins abandonnés forment d'épais fourrés au fond des vallées bien arrosées de la montagne. Devenus sauvages, les grenadiers s'y mêlent aux figuiers, à la vigne, aux amandiers. Les premiers donnent de petits fruits aigres, que l'on mange cependant, et les amandiers des amandes amères. (Ces amandiers sauvages forment un petit bois autour du tombeau de Lalla-Oum-Ezzohra dans les Beni-Idrar.) Quelques dattiers sauvages, restes, peut-être, d'une ancienne oasis, poussent épars dans la vallée de Sefrou.

L'homme est ici, comme partout, un terrible ennemi pour la végétation sauvage. Comme dans tout le nord du Maroc les indigènes brûlent, en automne, d'immenses étendues de broussailles pour se procurer du pâturage, et aussi du charbon de bois qu'ils n'ont qu'à ramasser parmi les branches carbonisées. Il est vrai que, sur le versant méditerranéen, les conséquences de cette pratique ne sont pas très fâcheuses, car la broussaille repousse très vite. Mais il n'en est pas de même sur les pentes qui souffrent des atteintes des vents du sud ; là tout est détruit sans retour ; c'est peut-être à des incendies périodiques de ce genre qu'est due la nudité du versant méridional des Beni-Znassen.

Est-il bien sûr, d'autre part, que les Européens, établis depuis peu dans le pays, sauront exploiter judicieusement, sans les dévaster, les magnifiques peuplements de sumac de Trifa qui pourraient être une source inépuisable de richesse ? Respecteront-ils les jujubiers, les beaux pistachiers séculaires qui sont, dans la plaine des Angad, les seuls îlots de verdure ?

En résumé, la plaine des Angad et le versant sud du massif des Beni-Znassen offrent l'aspect des steppes oranaises ou algériennes et des montagnes qui les sillonnent ; le versant nord et la plaine de Trifa rappellent la côte nord du Rif, les verdoyantes régions de Nedroma, certaines parties de la Grande-Kabylie ou du Sahel d'Alger, mais avec une végétation plus vigoureuse. Les affinités botaniques se répartissent de même façon ; mais on rencontre dans les Beni-Znassen un assez grand nombre d'espèces végétales particulières à la partie tout à fait occidentale du bassin méditerranéen, et notamment à l'Ibérie.

Les animaux. — Le chacal abonde, dans la montagne surtout, ainsi que les gerboises dans les plaines d'Angad et de Trifa, là où le sol est formé par la carapace calcaire ou tout au moins là où il

est ferme et sec. J'ai vu partout beaucoup de lièvres ou de lapins; ces animaux, peu chassés, n'étaient guère sauvages, surtout du côté de Sefrou ; avec eux beaucoup de perdrix et des cailles, celles-ci dans les céréales ; des pigeons sauvages, des ramiers, des tourterelles, des corneilles noires et de grands corbeaux, plus rares, des aigles, divers folconidés, des vautours, des cathartes, habitent en grand nombre les falaises rocheuses ou les broussailles voisines des crêtes ; partout on entend au printemps le chant du merle, celui de la huppe ou du coucou ; il y a beaucoup de rossignols, de pinsons, de fauvettes dans les vergers et dans les groupes d'arbres qui bordent les torrents ; une espèce de petite pie et le rollier se voient partout dans la broussaille de Trifa, surtout dans les sumacs.

Toutes les mares, tous les ruisseaux ou leurs abords sont, suivant le cas, peuplés de têtards de batraciens, de couleur vert olive, ou de grenouilles et de crapauds de diverses espèces, dont quelques-unes troublent le silence des nuits de leur voix triste, grave, d'une étrange sonorité, bien différente du petit coassement des batraciens de France. Des couleuvres, des vipères, toutes sortes de lézards se rencontrent çà et là ; on dit que la vipère à cornes existe dans la région de Sefrou et dans la plaine d'Angad ; c'est fort possible. Après les pluies on voit ramper dans les endroits humides de grosses limaces jaunes et, partout, des hélix parmi lesquels j'ai eu la chance de trouver une espèce nouvelle (1) ; dans la plaine de Trifa, beaucoup de jujubiers sont à ce point surchargés d'une petite espèce d'hélix blanche, représentée par d'innombrables individus, qu'ils ressemblent à des pommiers nains couverts de fleurs. Les Melanopsis abondent dans les eaux de l'Aïn-Kebira, de Sefrou et de l'Aïn-Oulellout. Ces mollusques ont fait l'objet d'une étude de la part de M. P. Pallary (Voir à la bibliographie, 1911). Partout on trouve beaucoup de coléoptères et de lépidoptères d'espèces très variées, et, dans la montagne, beaucoup de guêpes, de faux bourdons et d'abeilles sauvages ; malheureusement, les taons non plus ne manquent pas sur les bords de la Moulouya, ni les moineaux. Nous verrons plus loin, en disant quelques mots de l'agriculture, les ennuis que ces passereaux causent aux gens du pays.

Les populations. — Les habitants de la montagne sont tous sédentaires, mais il y a, dans leurs demeures, des différences assez notables suivant que l'on considère le versant nord ou le versant

---

(1) Cyclostoma (Leonia) Jolyi Pallary, in-Feuille des Jeunes Naturalistes, 1er X^e 1908. IV Sie, 39e Année, n° 458.

sud. Sur le versant nord ces demeures se groupent en villages qui s'égrènent sur le cours des torrents et dans le fond des cirques ou bien sur les collines qui les bordent ; mais toujours elles se trouvent au voisinage d'un point d'eau. En général, un cirque appartient à une seule fraction, c'est-à-dire au groupement le plus élémentaire de la tribu après la famille ; exception est faite seulement si ce cirque est démesurément grand, car alors plusieurs fractions peuvent se le partager ; ou bien encore s'il est par trop petit, la fraction qui le possède peut alors avoir des territoires sis en dehors. Très souvent, les villages sont partagés en groupes de hameaux épars, de 8 à 10 ou 15 maisons, quelquefois de 2 à 3 seulement ; mais ce n'est pas une règle absolue. Cette dernière remarque s'applique d'ailleurs aussi bien au versant nord qu'au versant sud ; il y a, en effet, une foule de points d'eau, de petites sources, entre autres, qui ne peuvent être utilisés que par des groupes d'habitants restreints, soit pour l'alimentation domestique, soit pour les irrigations. Malgré leur dispersion les groupes de hameaux d'une même fraction, ceux au moins qui ne sortent pas d'un certain rayon, portent un seul nom dans l'ensemble ; ainsi, *Sefrou* n'est pas le nom d'un village à proprement parler, mais celui d'un groupement de 15 à 20 hameaux dispersés sur plusieurs kilomètres de long ; le fait est fréquent au Maroc ; c'est ainsi qu'au Tidikelt le nom d'In-Salah n'est pas relatif à un village ni à une oasis, mais à toute une série d'oasis différentes, quoique voisines les unes des autres, chacune avec son petit centre d'habitations correspondant.

D'autres villages ont une sorte de hameau annexe où se rend, à certaines époques de l'année, une partie de la population soit pour estiver plus au frais, soit au printemps ou à l'automne pour profiter des pâturages temporaires ; ainsi les *Beni-Bou-Abdallah* font leur résidence principale sur le flanc nord du Bou-Zaâbel ; ils en possèdent une autre, de moindre importance, sur le flanc sud-ouest de la même montagne. C'est un peu comme en Savoie où les gens d'un village ont, plus haut, dans les montagnes, des chalets où ils vont passer l'été.

Tant sur un versant du massif que sur l'autre les maisons indigènes ont généralement leurs pièces disposées autour d'une petite cour intérieure plus ou moins bien formée. Cette cour n'est souvent fermée, en avant, que par un mur ; il y en a bien peu dans le sud. Cet espèce de patio est indispensable, en effet, pour permettre aux femmes de la famille de se livrer aux occupations domestiques à l'abri des regards indiscrets. Presque partout, dans le nord

comme dans le sud, les hameaux sont, en outre, entourés de vergers, de jardins, de haies d'agave ou de cactus derrière lesquels ils se cachent à moitié. Presque partout aussi les habitations sont en pierre, en moellons mal joints par un mortier de terre ou bien en briques crues ; ce dernier mode de construction prédomine à Sefrou ; ailleurs, il peut se combiner avec l'usage de la pierre ; jamais les demeures n'ont plus d'un rez de chaussée. Mais là s'arrêtent les analogies entre les demeures des différentes parties du massif. Sur le versant nord les toits sont en pente, à deux égouts, formés par des perches de genévrier recouvertes d'une épaisse couche de chaume de diss; les toits débordent largement les murs sur chaque façade grâce à la saillie des chevrons ; cette disposition est indispensable pour parer aux pluies torrentielles et aux neiges abondantes qui éprouvent parfois les régions du nord. Au sud, au contraire, où le climat est plus sec, les précipitations atmosphériques bien moindres, les maisons se terminent toutes par des terrasses ; celles-ci sont formées d'une terre rouge ou violacée, ferrugineuse, bien battue, supportée par une couche de diss très serrée elle-même posée sur des rondins de genévrier.

A la lisière du massif et de la plaine d'Angad, chez les Beni-Khaled, on trouve quelques hameaux très petits et très misérables; j'ai visité celui de *Bou-Sral* (1) et j'y ai passé la nuit ; il n'y avait pas plus de 4 à 5 masures, chacune entourée d'un petit fourré de cactus ; d'autres haies de cactus servaient de ceinture à de pauvres champs exigus qui s'étendaient autour du hameau en formant une étroite zone de maigres cultures. Au milieu du fourré de cactus qui protégeait chaque habitation, une seconde haie, celle-ci de jujubier sec, limitait un parc à bestiaux ; on passait de là dans un espace quadrangulaire plus ou moins bien délimité par une murette en pierres sèches et pourvu, à l'une de ses extrémités, d'un appentis qui servait de cuisine ; ensuite venait la maison, composée d'une pièce unique, au toit si bas, qu'on n'avait guère que bien juste la place de se tenir debout. La porte qui donnait accès à l'intérieur offrait certaines prétentions architecturales ; ouverte dans un mur blanchi à la chaux, elle se terminait, en haut, par un arc au profil circulaire légèrement outrepassé ; cet arc s'inscrivait dans un rectangle aux grands côtés horizontaux, marqué par une portion du mur quelque peu en retrait, et, dans le rectangle, à l'extérieur du mur et de chaque côté de la porte, on avait pratiqué une petite niche carrée qui recevait une foule de ces menus objets dont

---

(1) بوسعال

les femmes indigènes ont à chaque instant besoin quand elles font la cuisine. L'unique pièce de la masure était longue et basse; dans les murs nus s'ouvraient aussi quelques niches du genre et de l'utilité de celles dont je viens de parler ; un terre-plein légèrement surélevé (*Sedda*), occupait une extrémité ; c'est là qu'on étendait les nattes et les tapis qui servaient de lit ; à l'autre bout se dressait un métier à tisser. Si pauvre que fut cette demeure elle eût paru luxueuse cependant, à côté des misérables huttes dans lesquelles j'ai vu vivre des familles de charbonniers en Espagne, dans les sauvages et tristes montagnes boisées qui s'étendent le long du détroit de Gibraltar, au sud-ouest d'Algésiras. N'oublions pas, en effet, que, quelle que soit la grossièreté des naturels de l'Afrique du Nord, il y a des indigènes de certains cantons reculés d'Europe, qui ne les surpassent guère, voire même dans des pays qui se targuent d'être à la tête de la civilisation.

Les habitants des plaines qui entourent les Beni-Znassen sont tous nomades et vivent sous la tente ; celle-ci apparaît dès le haut de l'Oued Sefrou, sur le versant sud, mêlée aux maisons, on ne rencontre pas d'autre mode d'habitat généralisé dans l'Angad ; du côté du nord les tentes ne se trouvent que dans la plaine de Trifa. Elles sont groupés en *douars* qui méritent bien leur nom (dérivé d'une racine arabe qui éveille l'idée de chose circulaire), car ces douars sont précisément formés par une série de tentes placées côte à côte et dessinant un cercle. Deux haies de jujubier sec les entourent, l'une extérieure au cercle de tentes, l'autre intérieure ; chacune est percée d'un nombre d'ouvertures suffisant pour les communications ; la seconde haie limite un cercle central qui sert de parc à bestiaux. Lorsque des hôtes arrivent et qu'ils ne sont pas connus on les reçoit au milieu du parc ; si ces hôtes sont quelque peu connus, mais d'un rang inférieur on les reçoit devant la porte des tentes, entre les deux haies ; on ne les admet à l'intérieur de l'habitation que s'ils sont personnages de marque. Quoique les tentes de Trifa aient tout à fait la même forme que celles des nomades d'Algérie elles sont faites d'une matière très différente ; elles se composent ainsi de longues bandes que l'on assemble en les cousant par leurs grands côtés (flijs, plur. felja) ; mais ces bandes sont fort larges, car certaines dépassent 1 m. 50 ; de plus, elles sont faites en alfa tressée, très bien tressée, il est vrai, et donnant un tissu très souple mais qui se pourrit vite ; toujours la tente est partagée en deux compartiments, — cela est classique, — l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes, par un rideau intérieur ; mais alors que ce rideau, qui porte

ici le nom de *haïl* consiste, chez les riches nomades d'Algérie en un tapis ras, lourd, souvent d'un beau style et ayant une valeur pécuniaire élevée, les pauvres habitants de Trifa se contentent d'une cotonnade quelconque, d'une camelotte d'importation européenne, semée de fleurs ou de pois imprimés ; on s'explique qu'avec une séparation aussi légère les musulmans du pays, toujours si pointilleux sur le chapitre des femmes, ne soient point aussi empressés que leurs coreligionnaires algériens à recevoir des hôtes à l'intérieur de leur demeure.

J'ai couché dans un douar de ce genre, sur les bords de la Moulouya ; une odeur infecte de bouc, dégagée par des morceaux de crottes de chameaux, d'ovins et de bovins accumulés au milieu du parc, m'incommoda toute la nuit. Razziés peu avant par le Rogui, puis par le Makhzen marocain, les pauvres gens qui m'hébergeaient n'avaient pour tout mobilier qu'un mauvais coffre en bois, quelques nattes en alfa bien travaillées mais sans aucun ornement, une mauvaise couverture en laine grossière, mais peu épaisse, rayée de rouge, de noir, de blanc et de jaune, comme en font presque tous les Berbères de l'Afrique du Nord, qui me servit de lit ainsi qu'à 5 ou 6 autres personnes ; enfin, des coussins petits, en laine de couleur sombre, ce qu'on appelle en arabe des ousèda.

Quoique vivant sous la tente, les gens de la plaine de Trifa sont de tout petits nomades ; ils se déplacent très peu, en réalité.

Cultures. — Dans la plaine de Trifa les cultures de céréales sont très étendues ; elles forment à la montagne, du côté du nord, une ceinture ininterrompue ; celles, très développées, qui occupent les alluvions du débouché des torrents au sortir des dernières crêtes rocheuses, appartiennent pour la plupart à des gens de la montagne qui ont ainsi des biens en deux régions différentes ; partout, en effet, tant pour la culture de céréales que pour celle des arbres ou des légumes, la terre est considérée comme la propriété de celui qui la met en valeur, et, s'il vient à disparaître sans laisser d'héritier, ses champs ou ses jardins peuvent passer à un autre, mais à condition qu'il appartienne à la fraction du défunt ; seule une guerre malheureuse peut faire changer la possession de la terre et l'arracher à un groupe de populations pour la donner à un autre.

Les orges commencent à mûrir dans la Trifa souvent dès les premiers jours de mai, et les blés vers la fin du même mois. Il paraît qu'autrefois on a cultivé avec succès, concurremment avec les céréales, dans cette même plaine, le coton et, probablement, la garance.

En montagne les cultures, représentées surtout par des jardins et des vergers, sont localisées dans les vallées et dans les cirques, quelquefois sur les buttes qui accidentent les seconds ; mais toujours elles sont irrigables. L'oranger, qui donne d'excellents fruits, est abondant surtout à *Taguerboust* et à *Zegzel* ; mais on le trouve encore en d'autres endroits, notamment autour de *Sidi-Ali-El-Bekkaï* ; les jardins des Beni-Znassen offrent encore le grenadier, l'abricotier, le coignassier, le pommier, le poirier, le prunier à fruits noirs, le pêcher, la vigne qui pousse en treille. L'olivier est très répandu et se rencontre un peu partout. L'amandier abonde dans les *Beni-Mimoun* et les *Beni-Yala*. C'est à peu près le seul arbre des vergers non irrigables du versant sud du massif ; de ce côté, c'est seulement auprès de quelques sources, assez rares, que l'on voit apparaître à nouveau les autres essences ci-dessus mentionnées ; autour de l'Aïn-Kebira du Tleta, les arbres, dont beaucoup de térébinthes, forment, comme dans les jardins des villages arabes de l'Atlas saharien d'Algérie, une véritable petite oasis des plus verdoyantes. Mais, hormis ces conditions, l'amandier est seul capable de subsister sur le sol desséché, ingrat et caillouteux des vallées du versant méridional, il forme de vrais bois autour des hameaux de Sefrou situés le plus en amont ; il est fort répandu encore chez les *Beni-Khaled* sur les pentes inférieures de la montagne et sur le glacis de poudingues qui en revêt le pied ; chez les *Beni-Idrar* il y a des champs d'amandiers très étendus ; mais ce sont des arbres à fruits amers ; beaucoup poussent à l'état sauvage, comme ceux qui entourent la tombe de *Lalla Oum Ezzohra*, arbres dont les fruits sont à la disposition de qui veut en manger.

Avec les amandiers, les Beni-Idrar n'ont autre chose que des cactus ; ceux-ci se sont multipliés partout dans le pays ; ils forment parfois de petits bois autour des villages, comme à *Sidi-Abd-Elmoumen*. L'agave est fréquemment planté en haies.

Il y a quelques maigres champs de céréales aussi à la bordure de la montagne du côté du sud ; mais il ne semblent guère florissants ; de ce côté encore les nappes d'épandage limono-sableuses des torrents importants, comme celles de l'oued Sefrou, portent des fèves qui viennent sans irrigation, grâce à l'humidité que le sol retient pendant longtemps à la suite des crues.

Les jardins potagers, tous irriguables et confinés surtout sur le versant du nord, sont divisés en planches allongées, entourées de toutes parts d'un rebord assez haut, au profil de trapèze, destiné à retenir l'eau. C'est le système de disposition des cultures en usage

dans tous les villages arabes de l'intérieur de l'Algérie et d'une grande partie de l'Espagne, tout le sud notamment. On rencontre dans ces jardins les petits pois, les pois gris, les lentilles, qui fleurissent fin avril ou commencement de mai, et dont les fruits mûrissent comme le blé, fin mai ou courant de juin ; les fèves, mûres en mai dans la plaine, en juin dans la montagne, les pommes de terre, assez récemment introduites ; les pastèques (*Dellia* دليع), les melons, les courges, etc., que l'on plante en mai ; les petits pois et les pois gris mûrissent en même temps que les lentilles. On a coutume, dans le pays, de sarcler et de fumer les jardins, ce qui est un progrès sur beaucoup d'autres régions du pays arabe.

Les meules de paille, qui proviennent des moissons faites à la bordure de Trifa, sont établies sur les premières pentes de la montagne du côté du nord ; elles sont assez élevées, cylindriques et terminées par une partie conique formant toit ; pour les maintenir on dispose suivant les génératrices des cordes qui se réunissent toutes au sommet, où elles se relient les unes aux autres, et pendent de là sur les flancs, tendues par des pierres attachées à leurs extrémités libres ; on prend la paille au fur et à mesure des besoins, tout autour, au pied de la meule, de sorte que celle-ci prend, au bout de quelque temps, l'aspect d'un immense champignon.

Il convient de signaler les ravages des escargots, surtout d'une petite espèce à coquille blanche dont j'ai parlé précédemment et qui se rencontre à profusion dans la Trifa ; puis ceux que causent les moineaux mangeurs de grains qui se montrent en bandes innombrables. Souvent, à la nuit tombante ou à l'aube, on entend tirer des coups de fusil ; il ne faut pas s'en émouvoir, c'est simplement un indigène qui cherche à éloigner, en l'effrayant, une bande de moineaux ; dans le même but les gens du pays se servent de frondes en alfa, avec lesquelles ils font ronfler des pierres, ou bien qu'ils font claquer comme un fouet.

Elevage. — L'élevage est pratiqué dans la Trifa, et surtout celui du gros bétail. On trouve quelques chameaux dans la Trifa et bien plus encore chez les gens d'Angad.

Les bœufs sont rouges, jaunes ou charbonnés à dos parcouru par une raie blanche et à petites cornes, ou encore tout noirs, à grandes cornes ; nulle part je n'ai vu la belle race d'un blanc grisâtre si répandue dans le Tell entre Constantine et Guelma. On voit aussi quelques bœufs et vaches croisés européens, à grandes taches ; j'en ai aperçu un assez grand nombre dans Angad, mêlés

à des bêtes du pays, à 4 heures du marché au nord-ouest de Marnia. Toutes ces bêtes m'ont paru en bon état, luisantes de santé ; rien du famélique bovin d'Algérie.

Les chèvres sont noires, plus rarement grises ou près ; je n'en ai vu ni de brunes ni de marron ; elles sont petites.

Le mouton, très coiffé, blanc ou quelquefois blanc avec l'avant-train brun ou noir, est massif, osseux, à laine longue, non frisée, grossière ; c'est le mouton de montagne, de qualité bien secondaire, mais parfaitement adapté au climat et, comme tel, susceptible de rendre plus de services qu'aucun autre.

Les poules, que l'on rencontre partout, sont minuscules.

Enfin, les abeilles sont élevées en beaucoup d'endroits, surtout en montagne ; elles donnent un miel abondant et d'excellente qualité, comme un peu partout dans le Riff. Les ruches, en forme de prismes droits à base quadrangulaire, sont simplement formées de bouts de bois posés horizontalement les uns sur les autres, parallèlement aux bases, reliés à leurs extrémités et lutés avec de l'argile ; elles ont environ de 0 m. 80 à 1 mètre de long et 0 m. 30 de large. Les fleurs aromatiques, partout abondamment répandues au milieu des rochers et même jusque dans les plaines, assurent au miel de toute cette partie du Nord de l'Afrique une excellente qualité.

Les chemins. — Des pistes grandes, bien battues, très visibles, sillonnent la plaine d'Angad et se dirigent vers Oudjda où elles aboutissent. Une piste analogue, large et bien tracée va des Beni-Znassen aux Kebdana en passant au sud d'Aklim, derniers mamelons détachés de la montagne au nord-ouest sur les bords de la Moulouya. On l'appelle Trik--Eddoula, ce qui veut dire chemin des troupeaux, parce que c'est la voie suivie par les troupeaux de bœufs qui vont du Rif aux marchés des Beni-Znassen ou à ceux d'Algérie, ou inversement ; *doula* désigne, en effet, un troupeau, dans cette partie du Maroc et surtout un troupeau de bêtes à cornes (1). En dehors des voies précitées, il n'y a, dans la montagne comme dans la plaine, que d'étroits sentiers tortueux et mal dessinés : ceux de la montagne sont souvent difficiles, escarpés, dangereux même, au moins par endroits; cependant, les indigènes ont

(1) Il est curieux de retrouver le même mot dans certaines provinces d'Espagne avec un sens très voisin ; c'est ainsi qu'on appelle *dula*, en Aragon, les troupeaux de chevaux, juments, mules et mulets d'un village que l'on forme, à certaines époques de l'année, avec les bêtes d'un même village pour les faire pâturer de concert sur les communaux des montagnes.

soin de les aménager quelque peu dans les plus mauvais passages en pratiquant de petits remblais, des murettes de soutènement ; quelques petites tranchées permettent d'avoir un peu plus de place pour passer ; on sait, en effet, que, chez les musulmans, c'est une œuvre méritoire, au point de vue religieux, que de se livrer à de semblables travaux (1).

Commerce. — Le commerce des Beni-Znassen était bien calme en 1908. Autrefois, des caravanes venaient de Fez, ou bien du Rarb ; elles traversaient sans danger les régions réputées pour les plus périlleuses à condition d'aviser chaque tribu sur le territoire de laquelle elles devaient passer, au moment d'y pénétrer ; moyennant une redevance, un *hammar,* ou guide désigné par la tribu, pilotait alors la caravane sur son territoire et la conduisait au *hammar* (2) de la tribu suivante ; c'était, en somme, pour la caravane, s'assurer en même temps guide et passage sûrs au prix d'un droit analogue au droit de douane ou d'octroi que toutes les nations font payer à leurs frontières ou chez elles ; il n'y avait là rien d'insolite. Mais depuis longtemps déjà les caravanes ont cessé de venir ; car, par suite des troubles politiques qui ont désolé le nord du Maroc, certaines tribus ont rompu avec les traditions, surtout les *Rayyatha* (3) de Taza se sont faits coupeurs de route.

Les Beni-Znassen envoient à Melilla et en Algérie des oranges ; de la première ils reçoivent presque tout ce que vendent sur les marchés les colporteurs indigènes, dit *beddala* (4), c'est-à-dire savon, parfumerie grossière, mercerie, cotonnade, sucre, café, thé. En Algérie les Beni-Znassen expédient des amandes ; celles-ci sont emportées jusqu'à Nemours par de véritables petits convois de mulets ; c'est dire s'il y en a ; déjà, avant l'occupation française, certains commerçants de Nemours venaient traiter eux-mêmes leurs affaires dans le pays quand ils y avaient des connaissances ou bien ils envoyaient pour les représenter des gens à eux.

---

(1) Certains sentiers sont de vrais casse-cou ; tel est, par exemple, celui qui va de Sidi-Amar Chergui à Taguerboust et qui dévale avec rapidité sur des dalles rocheuses au flanc d'une falaise de Lias ; on y passe à cheval, cependant, mais on se sent soulagé quand on arrive en bas.

(2) حمار

(3) غياثة

(4) بدالة

Quelques confiseurs (*halaouiyas*) (1) marocains parcourent le pays ; ce sont tous des gens de l'ouest ; ils ont leur résidence à Marnia ou à Oudjda ; tout leur art consiste à faire quelques sucreries grossières avec deux ou trois pains de sucre fondu, tout ce que leur capital leur permet d'acheter, et quelques essences. Ils vendent leurs produits, de préférence les échangent contre du blé, de l'orge, de la laine ou quelqu'autre produit du pays. Ils voyagent à pied, leur marchandise sur leur dos contenue dans une caisse plate, à demi ouverte, qu'ils décorent du nom de *tabla* (2) ; les plus fortunés sont accompagnés d'un âne qui porte alors tout l'équipage dans un sac. Pauvres, gagnant peu mais vivant de moins encore, ces confiseurs finissent quelquefois par amasser quelque petit pécule.

Les marchés sont assez nombreux dans le pays. *Souk-Arbal* (3), important, se tient le lundi et le vendredi ; il était anciennement situé dans les Beni-Khaled. — *Gueddara,* de création récente, chez les Beni-Mengouch, à Aïn-Reggada ; se tient le dimanche ; peu important. — *Elarba des Beni-Ourimmech,* le mercredi, important. — Souk *Aïn-Kebira,* à Sefrou, le vendredi ; jadis important, mais tend à tomber depuis que, presque dès leur arrivée, les Français ont créé un marché à *Aïn-Sfa,* situé chez les Beni-Atigue comme le précédent, et qui en est peu éloigné. — *Sidi-Abd-Elmoumen,* toujours dans les Beni-Atigue, dit Souk *Ettleta,* mais qui a lieu le mardi et le vendredi ; marché médiocre. — Souk *Cherraâ* (4), le dimanche, très ancien ; jadis important ; ce marché cessa d'être fréquenté pendant la longue période d'anarchie qui précéda l'occupation française ; depuis, il tend à reprendre de l'activité. Il se trouve dans la Trifa.

Certains marchés, comme celui d'Arbal, sont pourvus de deux files, qui se font face, de cases en forme de hangar, contiguës les unes aux autres, ouvertes sur l'intervalle qui sépare les deux files ; dans cet intervalle s'installent les marchands pourvus de tentes ; ces cases sont bâties grossièrement en moellons et couvertes d'un toit en chaume de diss.

Industrie. — L'industrie des Beni-Znassen, uniquement d'ordre domestique, se réduit à fort peu de chose. Dans beaucoup de

(1) حلاوية.
(2) De l'espagnol, planche, *tabla*.
(3) اغبال
(4) شراعة.

familles on tisse des *jellabas* (sorte de tunique en laine à manches courtes), des *selhèm* (c'est le manteau à capuchon qu'on appelle en Algérie bernous) ; ces vêtements, assez grossiers, se font sur des métiers verticaux analogues à ceux qu'emploient les Arabes algériens et très différents des métiers des tisseurs des villes de Tétuan, Blida, etc. A Oudjda on fabrique des tapis de haute laine qui ressemblent assez à ceux du Djebel-Amour ; ils atteignent 12, 14, 16 coudées en longueur, mais sont très étroits. Partout on fait des corbeilles en palmier nain, souples, larges, à rebord vertical étroit peu élevé, qu'on nomme *Midouna ;* des paniers doubles en alfa, sortes de bissac pour bêtes de somme, dits ici *khordj* et *chouari* en Algérie (valent de 3 à 6 francs sur les marchés) ; les Ouled-Abd-Esseïd font quelques nattes en alfa, très souples, très bien travaillées, mais sans ornement ; à Sefrou on tresse des cordes en même matière ; partout, dans la plaine de Trifa, les femmes tissent, toujours en alfa, les *flij* pour la tente (voir supra à l'habitat).

Les hommes savent aussi façonner avec l'osier ou les branches les plus souples du saule des sortes de corbeilles doubles, à claire-voie, qui ont la même forme que le khorj et en portent le nom ; on les dit *khorj d'elaoud* (1), c'est-à-dire *cacolet de bois,* pour les distinguer de ceux qui sont en alfa ; ces appareils se placent sur le dos des ânes, des mulets ou des chevaux et dans chaque corbeille on place une cruche ventrue pour aller à la provision d'eau quand celle-ci est loin.

Partout les femmes font des poteries grossières et modèlent en argile les objets qui sont nécessaires aux usages domestiques ; on a l'habitude de mélanger à l'argile, pour la rendre d'une meilleure cuisson et plus dure, une terre ocreuse, un peu argileuse elle-même, qui provient de la décomposition superficielle d'un gite de beau fer oligiste qui existe à Bou-Zaâbel ; ce gite était, hier encore, considéré par les Beni-Bou-Abd-Allah, sur le territoire desquels il se trouve, comme leur propriété ; pour avoir le droit d'y puiser, toute personne étrangère à la fraction devait payer à celle-ci une redevance dite *Zetata* (2). On fait en poterie une foule de menus objets, d'autres plus grands : de petits plats en forme de patère antique dans lesquels on sert du beurre frais ; de grands plats creux, des écuelles de différentes formes dits *gueçaâ* ; de grosses

(1) *Aoud* mis pour *ooud* عود , confusion que font tous les Marocains du Nord.

(2) زطاطة

cruches rondes et ventrues à tout petit col, dont certaines contiennent jusqu'à 15 ou 20 litres ; vides, elles sont déjà très lourdes ; les femmes s'en servent cependant pour aller à l'eau ; elles les portent sur les reins, maintenues par une corde qui passe sur l'épaule droite et que, par devant la poitrine, elles saisissent à deux mains, etc.

Tous ces objets sont, la plupart du temps, grossièrement décorés à l'ocre rouge ; mais on y chercherait vainement de ces dessins géométriques en noir bleuté ou en brun chaud qui donnent à certaines poteries du Rif, et d'autres pays berbères de l'Afrique du Nord, un véritable cachet artistique. Ils rappellent par contre les ustensiles fabriqués pour l'usage domestique chez les Chaouiya, de plaine ou de montagne, de la province de Constantine, en Algérie. Il faut avouer que, si certaines populations berbères ont un véritable sens du décor et de l'ornementation, d'autres en sont à peu près complètement dépourvues.

On trouve encore dans les demeures des naturels quelques objets de provenance extérieure ; parfois, surtout chez les Beni-Khaled, les belles nattes des Beni-Snouss, communément désignées en Algérie par l'appellation impropre de nattes de Tlemcen ; des tapis de haute laine du Djebel-Amour, que l'on appelle *guetifa* (au pluriel *guetaïf*) ; ces tapis sont préférés à ceux d'Oudjda parce qu'ils sont plus larges relativement à leur longueur.

Les puisatiers qui viennent offrir leurs services dans le pays sont des gens du Touat ou de Gourara ; ils se réunissent à Oudjda ; c'est là qu'on les engage à forfait ; il y a des puits qui ne coûtent pas plus de douze écus, mais les prix sont essentiellement variables, naturellement, suivant la nature du travail à exécuter.

Il y a un moulin à eau à Sefrou, un autre près d'Ajroud.

Les Beni-Znassen emploient, pour leur industrie domestique, quelques plantes du pays.

Les feuilles du Saint-Bois (Daphne Gnidium) (en arabe Lazzaz), servent à teindre en jaune ; on emploie aussi, pour obtenir une teinture jaune de l'écorce de grenade. On teint en rouge avec la racine du Sumac (en ar. Tizra) (1) ; avec celle de la *Withania somnifera* (en ar. Tireth) (2) ; avec les racines de diverses rubiacées confondues sous le nom de *foua,* nom que l'on donne aussi

(1) تيزغة

(2) تيغث

à la garance ; enfin, on teint l'alfa, en rouge, avec la racine du Paganum harmala (harmel en ar.). Le plus beau rouge est celui du Sumac.

Pour obtenir le noir, on se sert d'une plante appelée *tifeljouj* (je crois que c'est une Ruta) en ajoutant de la couperose (zèj. en ar.).

On tanne avec la feuille de Sumac et celle de Withania, ainsi qu'avec l'écorce du chêne ballote.

On sait que le Sumac a une grande valeur industrielle et commerciale et que l'Italie, qui en possède beaucoup, en fait une exploitation lucrative.

L'alimentation — Les Beni-Znassen et leurs voisins boivent beaucoup de thé ; comme dans tout le Maroc, c'est exclusivement du thé vert d'importation anglaise, via Melilla. Parmi les mets les plus répandus en usage chez les naturels, je citerai les galettes de froment levées, très bonnes quand elles sont chaudes ou nouvellement faites et et qu'elles ont été bien travaillées, mais toujours un peu lourdes à froid au bout d'un certain temps après la cuisson ; on les sert bien souvent avec du beurre frais, soit le matin, comme petit déjeuner, soit à des hôtes, à leur arrivée, pour leur faire prendre patience en attendant le moment, souvent fort éloigné, où le repas sera prêt. On fait encore de la *kesra* ou galette non levée, du couscous, que l'on roule toujours très fin, comme à Alger et dans le Sahel de cette ville ; de la *dechicha,* blé ou orge demi-mûr et concassé, etc. En somme, la nourriture se rapproche beaucoup de celle des Arabes de l'Algérie et diffère profondément de celle du Maroc de l'ouest et du nord-ouest.

La race. — On trouve chez les Beni-Znassen deux types très différents ; certains individus ont une figure tout à fait analogue à celle des Français qui forment le fond de la population de l'Ile-de-France ; ils sont parfois blonds, mais plus souvent bruns ou châtains ; les autres, toujours au poil noir, ont une face carrée, à nez un peu camus, à fortes mâchoires, avec le coude du maxillaire très saillant, qui rappelle les caractères de la face cranienne de certaines races primitives. En somme, il y a beaucoup de châtains mais peu de blonds, et relativement un nombre médiocre seulement de noirs.

Les femmes, comme chez tous les Berbères riverains de la Méditerranée, qu'ils se trouvent en Afrique ou en Europe et quel que soit le nom qu'ils portent, quelle que soit leur nationalité, sont lourdes ; leurs membres sont épais, leurs articulations sans finesse, leur visage fort et carré.

Le costume. — La plupart des naturels des Beni-Znassen vont nu pieds ou bien chaussés seulement de sandales en alfa, maintenues par des cordelettes qui se croisent ; les autres portent la pantoufle en cuir jaune bien connue, dite bolra. Beaucoup aussi sont nu tête ; d'autres portent en guise de coiffure un simple turban de coton blanc et une cordelière en poil de chameau, roulés de façon à laisser nu le sommet du crâne ; c'est l'habitude chez tous les montagnards du nord marocain, dans tout le Rif et les Djebela jusqu'à Tanger. Seuls les gens considérables portent un turban plat qu'on appelle *rezza* ou *rizza* (1), et quelquefois le grand chapeau en paille de palmier nain dit *medall* qui vient d'Oranie, de Nemours ou de Nedroma (ce sont, je crois, les Meïrda qui le font). En tous cas, jusqu'à l'âge de 8 ou 10 ans, les garçons conservent la tête nue avec une courte tresse qui, de l'occiput, pend sur la nuque.

En plaine, la plupart des indigènes ont pour tout vêtement une chemise de cotonnade, un fin haïk de laine (2) qu'ils drapent autour du corps et roulent autour de la tête nue, puis un selhem (bernous) blanc ou noir. Les haïks de laine souvent très fins, très beaux, sont d'importation ; ils viennent de Fez ou de certaines villes de l'Oranie. En montagne, le vêtement courant c'est la *jellaba*, cette tunique en laine à manches courtes qu'on appelle à Alger *kachchabiya,* avec ou sans haïk. A la différence de ce qui a lieu plus à l'ouest, la jellaba des Beni-Znassen est fendue par devant presque jusqu'au cou, presque comme un bernous, de façon à rendre la marche plus aisée ; il y en a deux types : l'un court, dit *terrasiya* (3), à l'usage des piétons ; l'autre plus long dit *fersaniya* (4), pour les cavaliers. Seuls les caïds, les cadis ou autres hauts fonctionnaires sont vêtus comme leurs collègues de tout le Maroc, avec le fin haïk, etc.

Les bernous noirs sont tissés soit dans le pays même, soit dans les régions de Tlemcen ou de Nedroma. Beaucoup moins beaux que ceux de Mascara, ils sont aussi bien moins coûteux.

La plupart des gens du pays complètent leur accoutrement au moyen, suivant leur condition et leur fortune, ou bien d'un petit panier rond, plat, en alfa, qui se porte en bandouillère et peut recevoir une galette, ou bien d'une sacoche, dite *chkara,* en cuir

(1) ريزة *ou* رزة (rizza).

(2) *Haïk* est le nom local.

(3) تراسية

(4) برسانية

brodé de soie, qui provient de Merrakech mais s'achète à Oudjda chez les marchands. Le panier est à peu près réservé aux bergers ou bien aux cultivateurs pauvres.

Les femmes sont presque toutes tatouées, mais peu. Celles du commun vont à leurs occupations au dehors, à l'eau, au bois, etc., sans se voiler ou à peine ; elles se contentent de détourner la tête ou de baisser les yeux quand elles passent à côté d'un homme. Les bédouines portent deux grosses nattes de cheveux mêlés de laine, une de chaque côté de la tête ; les autres deux tresses prolongées par de la laine noire ou rouge qui leur pendent dans le dos. Elles sont vêtues à peu près comme les femmes de Tlemcen, d'une chemise à très larges manches en entonnoir ; quelquefois une melhafa ou pièce d'étoffe drapée s'ajoute par-dessus ; autour de la tête elles portent un foulard de cotonnade rouge, et parfois, en outre, un linge blanc qui passe ensuite sous le menton, très serré, de façon à couvrir les joues ; enfin, parfois aussi, un voile de cotonnade, analogue au *bakhnoug* (1) algérien qui, fixé sur la tête, flotte par derrière de façon à couvrir les épaules et les reins ; pour ce voile comme pour la melhafa les cotonnades préférées sont celles à fond blanc semées de petits traits ou de pois rouges. Les pieds sont nus dans des *bolras*. Presque toutes les femmes portent quelques bijoux, plus ou moins, cela s'entend ; ce sont de grands cercles d'or qui, suspendus à côté des oreilles, par un fil ou une chaînette, passant sur la tête et dans les cheveux, jouent le rôle de boucles d'oreilles, puis des bracelets en argent, des colliers en or ou en argent garnis de pendeloques triangulaires ; tous ces bijoux sortent des mains des juifs de Tlemcen ou d'Oudjda, dont beaucoup sont bijoutiers, comme cela se produit dans toute l'Afrique du Nord.

Les petites filles sont vêtues à peu près comme leurs mères, mais elles portent toujours deux tresses : une de chaque côté de la tête, et très souvent, en plus, une troisième, par derrière.

Chez les Beni-Znassen, la tribu des Beni-Khaled a la réputation d'être la plus élégante.

Quelques usages. — De même qu'en beaucoup de pays berbères, certaines femmes jouissent d'une assez grande liberté, peuvent dans la famille se mêler aux hommes, amis ou parents, et prendre la parole ; d'autres vont aux marchés, seules ou accompagnées ; on les rencontre qui voyagent par petits groupes de 5 à 6.

Ce sont toujours les femmes qui lavent, non les hommes, comme

(1) باخنوق

cela a presque toujours lieu en Algérie, dans les campagnes ; or, pour laver, il faut s'éloigner souvent beaucoup des douars, se rendre dans des lieux solitaires, tout au moins, aux points d'eau ; ces faits prouvent la confiance que les Beni-Znassen ont en leurs femmes ; il est vrai que les peines contre l'adultère sont terribles ; le complice mâle est généralement aveuglé avec un fer chaud qu'on passe devant ses yeux ; j'ai vu un individu des Anjera à l'hôpital de Tanger à qui, de cette façon, il était arrivé la même chose qu'à Michel Strogoff ; la complice femme est tuée et mutilée.

Il est vrai aussi qu'on ne lave pas en foulant le linge avec les pieds, ce qui oblige à mettre les jambes à nu, comme en Algérie, mais en le battant avec un maillet cylindrique rond à manche situé dans l'axe.

Les tribus. — Les anciens habitants du pays furent les *Beni-Ouattas* (1), disparus, et les *Beni-Illoul* (2) selon la tradition. Les Beni-Znassen répètent souvent que, depuis la disparition des Beni-Ouattas, il n'y a plus de gens civilisés dans cette partie du Maroc (3). Les Arabes de Hilal parurent plus tard dans la plaine d'Angad ; ils eurent beaucoup de peine à réduire un chef zenatien de la montagne, dit *Khalifa Zenati,* qui résidait à Afoural. Ce chef était si riche, si bien obéi que, disent les naturels, il put se permettre de faire monter chez lui, au point culminant du massif, une grande quantité de sable pour que son cheval pût s'y rouler à son aise.

D'autres mouvements de population eurent lieu encore. On trouvait dans le massif les *Beni-Menzel* et les *Beni-Guil* ; les premiers furent chassés par les *Zekara* qui s'établirent à Taguerboust ; mais les Zekara furent à leur tour chassés par les *Beni-Znassen* et les Beni-Guil durent s'expatrier en même temps (4).

---

(1) بنى وطاس On trouve des Beni-Ouattas dispersés en pays berbère, en Algérie ; il y en a chez les Beni-Sliman, de Tablat.

(2) بني يلول

(3) *Makannès* ماكان ناس, disent-ils, il n'y a plus de gens, sous-entendu qui mérite ce nom.

(4) *Zekara* et *Beni-Guil.* — Les premiers sont maintenant fixés au Sud d'Oudjda, dans les montagnes, les autres à la bordure du Sahara, près de Béchehar. Sur les premiers courent toutes sortes de contes plus ou moins bien fondés (voir à ce propos Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, etc.) ; voici ce que j'ai entendu dire : les Zekara appartiendraient au groupe des *Ouled-Zekri* ; si cela est vrai, ce serait donc une branche égarée des Ouled-Naïl ; les seigneurs des Zekara seraient les *Rsama* رصامة, qui se prétendent

Les Beni-Znassen et leurs voisins se subdivisent comme il suit : (il s'agit des divisions adoptées par les indigènes eux-mêmes, plus ou moins voisines, par conséquent, des divisions ethniques et non des partages administratifs, presque toujours arbitraires et sans intérêt.)

I. — Les *Beni-Znassen* comprennent :

1° Les *Beni-Khaled ;* fractions : *Beni-Bou-Drar* (1) (subdivisés en *Oued-Aïssa, Ahl-el-Oued, Beni-Segmimène*) ; *Ahl-Tarejjirt* (2) (subdivisés en *Nejajera, Ben-Neharen, Bou-Helal* (3), *Ouled-Elgadi* (4), *Ouled-Zaïm* (5), *Ouled-ben-Azza*) ; *Ahl-Eddir* (subdivisés en *Ahl-Eddir* et *Ouled-Elrazi*) ; *Ouled-ben-Azza,* marabouts.

Les Beni-Bou-Drar avec deux caïds, Tayeb et Bel Remari ; Ahl-Tarejjirt, deux caïds sans sceau remis par le sultan, Ahmed Ould Elhadj et Mohammed ou Aïssa ; Ahl-Eddir, un caïd, Kaddour ould Saïd ; le quatrième, un caïd, Si Mohammed Ould ben Dahmane. ;

2° Les *Beni-Mengouch.* — Fractions : *Jdaïn* (6), caïd Elbachir ; Khaled, caïd Mohammed ould Elguerrouch ; *Beni-Marisen,* caïd Ahmed ben Khelouf ;

3° *Beni-Atigue* (7). — Fractions : *Beni-Mousi,* caïd Amar ould Elhadj ; *Beni-Moussi-Erroua,* caïd sans sceau du sultan, Amar bou Ral (8) ; *Beni-bou-Yala,* caïd Mohammed ould Bou Bedine ; *Trasrout* (9), caïds M'barek Ould Elhabil et Mohammed Ould

---

issus de Sidi-Abd-el-Moumen et de Sidi-Aberkane ; mais les Beni-Znassen leur dénie cette origine. Les Resâma sont, en même temps, les directeurs religieux de leurs contribules et jouissent de prérogatives et de privilèges spéciaux : les gens du peuple les saluent en les embrassant dans la paume de la main ou dans le creux de l'oreille ; ils jouissent du droit du seigneur ; ils autorisent à ne pas observer le jeûne du Ramadan quiconque leur donne une menue monnaie : 0 fr. 20 suffisent souvent ; aussi voit-on peu de Zekara jeûner plus de 3 à 4 jours de suite, et, quand au moment du jeûne les Beni-Znassen sont chez eux, il leur faut faire comme leurs hôtes, sous péril de leur vie. Tout ceci rapporté sans garantie, comme ayant été recueilli chez les Beni-Znassen qui n'aiment pas les Zekara.

(1) بني بودرار

(2) اهل تغجيرت

(3) بوهلال

(4) اولاد القاضى

(5) اولاد زعيم

(6) حداين

(7) بنى عتيق

(8) بوغال

(9) تغاسغوت

Megaad Erras ; *Taguerboust* et *Chkerda,* caïd M'barek ; *Beni-Mahdi,* caïd Mohammed fils de Mohammed Ould Megaad Erras ; *Beni-Mimoun,* caïd Bou Mediène.

Les Chkerda seraient originaires des Beni-Mengouch ; ils s'en seraient séparés après une querelle qui finit, comme toujours, par des coups de fusil ; ils prétendent avoir conservé des droits de propriété sur certaines parcelles sises chez les Beni-Mengouch, ce que, bien entendu, ceux-ci nient formellement. Les Chkerda seraient, d'autre part, alliés aux *Beni-Mimoun* qui, de ce fait, revendiquent une part dans les biens des Chkerda chez les Beni-Mengouch ;

4° *Beni-Ourimmech.* — Fractions : *Yiachera* (1) ; *Ahl-Tagma, Ouled-Ali-Chebèb* (2) ; *Ouled-Bou-Ould-Esseyyèd ; Elguereb* (3) ; *Beni-Mahyou* (4).

De toutes ces fractions (5), la plus nombreuse était celle des Beni-Ourimmeuch, évaluée à 6.500 âmes (par les indigènes), puis les Beni-Mengouch.

II. — *Angad.* — Il n'y a pas de tribu ni de confédération de ce nom, mais seulement une plaine ; les indigènes qui l'habitent sont groupés sous le nom de « *Ahl Angad* », c'est-à-dire « Gens d'Angad ». Leurs principaux éléments formatifs sont : *Elmezaouir,* caïd Bou Terfès ; *Ouled-Ahmed-ben-Brahim,* caïd Ben Khadda ould Ben Ettahar ; *Jaouna* (6), caïd Mohammed ben Cheikh ; *Beni-Yala* (7), nombreux, caïd Ahmed ben Kerroun Elrarbi ; *Eljaa* (8), 80 chevaux environ, caïd Hamdoun ould Hamidem ; *Beni-Oukil-M'taa-Angad,* en Algérie ; puis, ralliés autour de Bou Amama, les *Beni-bou-Zeggou,* très nombreux, les *Jaa* (pro parte), les *Ouled-Ameur.*

III. — *Trifa.* — Trifa est le nom d'une plaine, non d'un groupe ethnique ; les habitants de la plaine appartiennent à diverses tribus très différentes ; quand on veut les désigner par un nom d'ensemble on les appelle « *Ahl Trifa* », « Gens de Trifa », ou bien

---

(1) عيا شرة

(2) *Chebèb* veut dire jeune, dans le nord du Maroc, jamais autre chose.

(3) الڤرب

(4) بنى لحسيو

(5) *Roboa,* روبوع dans l'arabe du pays.

(6) جعونة

(7) بنى يعلة

(8) الجع

« *Arab Trifa* » ; il y a chez eux, d'ailleurs, tout autre chose que des Arabes. Citons-les :

Athemna (1), *Ouled-Srir, Ouled-Mançour,* des *Haouara,* des *Beni-Oukil.*

Santons et marabouts. — Les santons sont nombreux dans les Beni-Znassen, mais souvent bien mal logés, comme en nombre de pays berbères du littoral de l'Afrique du Nord ; ils n'ont, fréquemment, pour abriter leur cénotaphe, qu'une mauvaise hutte en moellons, avec un toit en chaume de diss. C'est, par exemple, le cas de Sidi Amar Cherqui, dont le cénotaphe, abrité seulement par une couverture de diss, s'élève sur un petit plateau sauvage, dans un lieu reculé, auquel seulement des oliviers sauvages, des amandiers et de grands thuyas prêtent un certain charme. Mais qu'il y a loin de là aux élégantes koubbas de Tlemcen ou d'Alger ! Voici quelques santons marquants : *Sidi-Yacoub,* qui serait l'ancêtre éloigné de *Sidi-Ali-Elbekkaï,* et celui, plus direct, de Sidi-Brahim ; *Sidi-Mohammed-Ouberkane* (et non Aberkane, disent les Beni-Znassen), fils d'un personnage légendaire qui régna dans tout le nord du Maroc et qui y est resté célèbre sous le nom de *Es Soltan Lakehal* (le Sultan noir) ; *Sidi Abd Elmoumen,* dit *Bou-Kobrine,* comme une foule d'autres marabouts et pour la même raison ; il a une tombe dans les Beni-Znassen, un peu au sud de Sidi-Mohammed-Ouberkane, et une autre à Ibder, dans les Moaziz, à l'est de l'Oued-Kis (Algérie). La zaouiya, qui s'est formée dans les Beni-Znassen auprès de sa tombe, est peuplée de Chorfas qui se disent ses descendants, ce que beaucoup de personnes nient absolument. Les tombes des santons sont, autant que possible, à proximité d'un point d'eau, ne fût-ce qu'un mauvais puits, comme à Sidi-Amar-Chergui ; l'eau est, en effet, indispensable pour préparer les repas pantagruéliques que se partagent les assistants lorsqu'on célèbre une fête autour du cénotaphe.

Il y a, dans les Beni-Znassen, d'autres lieux saints, plus nombreux que les tombes des santons ; ce sont de petits tas de pierres élevés par les voyageurs au moment où ils arrivent en un point d'où, précisément, on peut découvrir, fût-ce même très loin, une des tombes du genre précité.

Les confréries des Beni-Znassen qui ont le plus d'adeptes sont les *Kaddariya* et les *Taybiya* ; les autres ou ne sont pas représentées, ou, comme les Derkaoua et les *Kerzaziya,* comptent peu de sectateurs. Il y aurait, par contre, beaucoup de Kerzaziya dans les

(1) عثامنة.

Zekara (1), dans les Beni-bou-Zeggou, dans les Beni-Snous et quelques-uns parmi les gens d'Angad.

On m'a cité, chez les Beni-Znassen, les Zaouiyas suivantes comme étant les principales ; mais il y en a d'autres :

Ouled-Sidi-Ali-ou-Saïd, à Tagma ; importante, très ancienne et indépendante.

Ouled-Sidi-Abd-Errahmane, taybiya, dans les Guedara, subdivision des Beni-Mengouch.

Sidi-El-Mokhtar-Bou-Dechich, kadariya, à Tarejjirt des Beni-Khaled.

Sidi-Ali-Elbekkaï, taybiya, dans les Beni- Ouakhane, subdivision des Beni-Mengouch.

Sidi-Elhadj-Mohammed-Llhabri, derkaoua ; zaouiya très vieille et très importante dans les Beni-ou-Ouled-ben-Azza, des Beni-Khaled.

Ouled-Sidi-Slimane, des Beni-Idrar, indépendante.

Zaouiya-Ouled-Moulay-Ahmed, à Trasrout, indépendante.

Ouled-Sidi-Abd-Elmoumen, indépendante et peu importante.

Les personnages marquants. — La première année du règne de Moulay Hassen, il n'y avait encore qu'un seul caïd pour tous les Beni-Znassen et Trifa. Il était originaire des Beni-Ourimmech, et s'appelait Elhadj Mohammed Bachir ; ce fut le premier caïd nommé par le sultan; son père, Mohammed, était cheikh des Beni-Znassen, choisi à l'élection des membres de la tribu, comme tous ses prédécesseurs ; Bachir fut, d'ailleurs, élu de même et Moulay Hassen se borna à le confirmer dans ses fonctions en lui donnant un cachet officiel ; c'était la main mise sur le pays par l'autorité chérifienne. Bachir fut plus tard emprisonné par celle-ci et remplacé par plusieurs caïds, qui se partagèrent son poste ; mais l'installation de ces chefs se faisait rarement sans difficulté ; le plus souvent quelque fraction refusait de les reconnaître ; si, malgré l'intervention et les bons offices du pacha d'Oudjda, celle des gens influentes, celle des marabouts, les choses ne s'arrangeaient pas, tout se terminait par une rébellion déclarée qui nécessitait, de Fez, l'envoi de troupes pour réduire les mutins.

A Elhadj Mohammed Elbachir succédèrent comme caïds Elguerrouch, dans les Beni-Mengouch, Ettahar ou Amar, dans les Beni-Khaled, Abd Elkader bou Terfes, mort en prison, à Angad,

(1) et non Zekkara comme on l'écrit souvent ; il n'y a pas lieu de redoubler le K.

Elhadj bou Bekeur dans les Mehaya (1), Abd Elkader Ould Elhabil dans les Beni-Atigue, Elhadj Mohammed ben Debboua (2), des Yiâchera.

Plus tard, vers 1903, El Bachir fut nommé dans les Beni-Mengouch par Moulay Abd Elaziz. Celui-ci, pour faire pièce au Rogui, confirma également dans leurs fonctions ou investit de l'autorité, s'ils ne la détenaient pas encore, tous les personnages qui, plus tard, se trouvaient encore caïds quand les Français parurent dans le pays.

Mais, chez les Beni-Znassen comme chez tous les Marocains des montagnes, ni les agents officiels, ni même les marabouts, ne jouissent, à beaucoup près, d'autant de considération que les simples particuliers qui se sont fait remarquer par leur bravoure et leur adresse à se servir des armes. Parmi ces braves, que l'on désigne dans le pays sous le nom de *Mechnouaïne* (3), qui signifie « réputé, renommé », on cite: Hamdoune Ould Hamidène, des Jaa, depuis caïd ; Cheikh Ould Dahmene, dans les Mezaouir ; Abd Elkerine Ould Elhadj Mohammed Beddeboua, des Beni-Ourimmech ; Faraji bel Besara (4), dans les Besara, et, là aussi, Ahmed Bou Khelouf, depuis caïd ; Abd Errahmane, chef des Kadriya, des Beni-Segmimène ; Ahmed Ould Mohammed, des Beni-Drar, du douar Azizaï ; Mohammed ben Cheikh, des Jaouna d'Angad, depuis caïd ; Bekhadda Ould Mohammed Ould Talha, des Ouled-Mohammed-ben-Brahim d'Angad.

La sécurité. — La sécurité était grande, autrefois, dans les Beni-Znassen, à ce que prétendent la plupart des indigènes. ou du moins elle l'était à certains points de vue. Il arrivait bien que des tribus se prissent de querelle et se fissent la guerre ; mais, en dehors de ces moments-là, les crimes contre la propriété étaient à peu près inconnus ; d'ailleurs, pour les éviter, les montagnards avaient établi comme règle que personne ne devait sortir de son territoire pour pénétrer sur celui d'une tribu voisine sans en aviser les hommes de celle-ci et sans se faire accompagner par un guide responsable pris chez eux. Mais si certains genres de crimes étaient ainsi fort peu fréquents, il n'en était pas de même des meurtres commis par colère, emportement, jalousie, ou quelqu'un

(1) مهاية

(2) ضبوع

(3) مشنوين

(4) بصارة

de ces sentiments violents qui naissent si facilement chez les populations des bords de la Méditerranée occidentale ; de là, des vendetta qui n'en finissaient plus et qui obligeaient ceux à qui elles s'adressaient à ne jamais sortir le soir, à ne pas laisser de lumière allumée chez eux quand la porte était ouverte ; il arrivait qu'un homme, insulté le jour par un autre, partait sans rien dire puis tuait son insulteur une fois la nuit venue.

Depuis l'installation du Rogui dans la partie voisine du Rif, le désordre avait fait son apparition en ce sens que les partisans du prétendant faisaient de fréquentes incursions dans le pays pour y effectuer des razzias ; le Gouvernement chérifien les imitait sous prétexte que les Beni-Znassen avaient reçu et bien accueilli les émissaires de son ennemi. La misère devint donc fort grande de ce chef, d'autant plus que les montagnards, fixés au sol, n'avaient pas, comme les nomades, la ressource de s'éloigner avec leurs biens, quitte à revenir plus tard après le danger. Aussi, au sortir de cette funeste période de troubles, en 1908, la valeur de la terre, qu'on pouvait difficilement cultiver dans les Beni-Znassen et la Trifa n'était guère que de 0 fr. 10 à 0 fr. 15 le mètre.

L'apparition des Français a rétabli l'ordre au point de vue politique ; elle a eu son contre coup jusque sur la rive gauche de la Moulouya en plaine ; les Beni-Znassen vont aux marchés des Rifains, surtout à *Bou-Friha* chez les Kebdana ; ceux-ci, les Reyatha (1), les gens de Guerouaoua, les Metalsa (2), viennent fréquenter les marchés des Beni-Znassen. Mais, en revanche, les voleurs peuvent circuler librement, puisque le territoire tout entier est ouvert à tous; les crimes contre la propriété ont commencé à se produire et beaucoup de gens du pays, par excès de précaution, sans doute, ne dorment plus qu'avec leur fusil enchaîné à leur corps (sic !)

La plupart des Beni-Znassen ne se félicitent nullement de la venue des Européens chez eux ; il est vrai que, comme toujours en pareil cas, ils ont vu apparaître d'abord, en fait de population, une foule de *mercantis* qui forment, soi-disant, l'avant-garde de la civilisation, mais qui n'ont pas tous les mains nettes ni leur casier judiciaire non plus ; ces circonstances, inévitables, nécessaires mêmes aux yeux de certains penseurs, de certains fonctionnaires, eux très honnêtes et très sérieux, pour aider à la naissance, toujours pénible, d'une colonie, motivent probablement

(1) عياثة

(2) مطالسة

l'opinion défavorable que j'ai entendu émettre par un indigène sur les nouveaux venus ; il ne voulait, disait-il, avoir avec eux aucun rapport, car, ayant vécu en Algérie, il savait à quoi s'en tenir sur les gens qui composent en majeure partie cette avant-garde civile ; ils achètent aujourd'hui un hectare, disait-il, demain ils en ont 20 ; même entre eux ils ne cherchent qu'à se duper, à se voler, jamais ils ne font un marché de bonne foi.

La Langue. — Les Beni-Znassen sont bilingues ; c'est-à-dire que, entre eux, ils parlent berbère ; avec les étrangers les hommes parlent l'arabe, qu'ils possèdent assez bien ; mais leur idiome fourmille de mots qui ne sont pas usités dans le centre ni l'est de l'Algérie (1).

Conclusion

En résumé, la montagne des Beni-Znassen est pauvre, sèche, brûlée sur son versant sud ; sur l'autre versant elle rappelle, en moins beau, les environs de Nedroma. La plaine de Trifa peut être assimilée à celles de Saint-Denis-du-Sig ou de Perrégaux ; elle se prêtera bien à l'élevage du gros bétail et pourra fournir, par la culture, des céréales dans de bonnes conditions ; mais il faudra s'y défier de l'existence possible du sel dans le sous-sol, circonstance qui a causé de graves mécomptes précisément dans les vallées du Sig et de la Mekerra. La montagne, même là où les circonstances sont le plus favorables, n'est guère propre qu'à une culture maraîchère très restreinte, à celle des arbres fruitiers faite sur une médiocre échelle et à l'élevage d'un petit bétail peu nombreux et de seconde qualité ; si l'on avait assez de raison pour y ménager des boisements, et, dans la Trifa, si l'on exploitait sage-

(1) En voici quelques exemples : un panier, *jomma* جماعة ; une barque, *gareb*, قارب ; un cercle de pierre limitant un lieu sanctifié, l'endroit où s'est assis un Santon, *roula*, روضة : un petit cercle de pierres élevé sur un lieu maraboutique, *kouira* قويرة ; une redevance d'un individu ou d'une fraction à un autre groupe ethnique, *zetata* زطاطة ; un pilote ou guide de caravane, *hammar* حمار ; un sac, *khoncha* خنشة ; un bât, *khorj*, خرج : un troupeau de bovins, *doula*, دولة ; schiste, *zerzih*, زرزيع ; un pays de collines, *bled helel*, بلاد حلل ; un pays de broussailles, *maroub*, معروب. un chêne en buisson, *kerrich*, كريش

ment sans les détruire les beaux peuplements de sumac qui y forment de véritables fourrés, il y aurait, là encore, une source de revenus modérés mais indéfinis. Malheureusement — et cependant je voudrais me tromper — ce que j'ai vu en Algérie me donne peu d'espoir de voir les choses se passer ainsi.

A. JOLY.

2 décembre 1912 (Constantine).



Cet article devait être suivi de plusieurs autres. Mais la mort est venue frapper M. Joly quelques jours après qu'il nous l'eût envoyé. Toute incomplète qu'elle soit, une étude aussi importante méritait d'être publiée dans notre Bulletin. Elle devait l'être aussi pour rendre un dernier hommage à l'un de nos meilleurs collaborateurs.

N. de la R.